



Aleida Assmann: Un passé trop présent, un futur en retrait.
Le temps s'est-il dérégulé?, in: Francia 42 (2015), S. 317-327.
DOI: 10.11588/fr.2015.4.44580

Copyright



Das Digitalisat wird Ihnen von perspectiva.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung – Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ALEIDA ASSMANN

UN PASSÉ TROP PRÉSENT, UN FUTUR EN RETRAIT

Le temps s'est-il dérégulé?

Cet article ne s'intéresse pas à l'opposition identifiée par la typologie culturelle ou religieuse entre conceptions du temps cyclique et linéaire, cosmique et eschatologique, fermé et ouvert, mais, d'un point de vue historique, bien plus précisément à la différence entre régime de temporalité prémoderne et moderne¹. D'où une première question: qu'est-ce qu'un régime de temporalité (*Zeitordnung*)? Un régime de temporalité est un système de conceptions du temps, défini culturellement et ancré dans les institutions d'un État comme dans les sentiments des membres d'une société, et sur lequel s'orientent la pensée, les projets, les actions, sans oublier les sensations des êtres humains. Un régime de temporalité opère avec la »force normative des faits«, ainsi que Georg Jellinek l'a défini: il est la »tendance, chez les êtres humains, à assigner une autorité normative à des états de faits donnés. L'homme réagit ainsi parce que sa perception des situations existantes est affectée par les forces qu'exercent sur lui ces mêmes situations. Prisonniers de ce cercle herméneutique, les hommes tendent à dériver rapidement de l'observation de ce qui est au présupposé qu'un état de fait donné est normal et ne peut qu'incarner une certaine nécessité éthique. Quand surviennent des soubresauts ou des turbulences, ils s'adaptent rapidement aux nouvelles circonstances, leur attribuant la même qualité normative que celle qu'ils avaient perçue dans l'ordre des choses précédent«².

Cinq aspects du régime de temporalité moderne

À quoi ressemblait le système de temporalité moderne, dont se souviennent les plus âgés d'entre nous, mais que les plus jeunes sont incapables d'imaginer? Ce faisant, nous posons déjà clairement le régime de temporalité moderne comme une création (ou une construction) culturelle devenue historique. Ce constat ne correspond toutefois pas à l'image contemporaine de cette idée du temps. On se représentait en effet le temps moderne sous la forme d'une flèche, qui se dirige irréversiblement du passé vers le futur, c'est-à-dire comme une dimension abstraite, exempte de manipulation humaine, et donc purement objective. C'est précisément cette affinité avec les nouvelles techniques de mesure et les sciences naturelles qui le rendait si attirant. Je pré-

1 Texte annoté de la conférence donné à l'Institut historique allemand le 13 novembre 2014, traduit de l'allemand par Valentine Meunier.

2 Cité d'après Christopher CLARK, *Les somnambules. Été 1914: comment l'Europe a marché vers la guerre*, traduit de l'anglais par Marie-Anne de BÉRU, Paris 2013, p. 362. On pourrait ici réfléchir à une distinction encore plus fine entre un »cercle herméneutique« et un »cercle normatif«. Il en ressortirait une conjonction intéressante de Hans-Georg Gadamer et Georg Jellinek.

semblerai dans ce qui suit certains aspects centraux du »régime de temporalité moderne«, qui se sont profondément imprimés dans les fondements de la civilisation occidentale et de sa vision du monde.

1. La rupture du temps

Ce concept temporel moderne tourne radicalement le dos aux concepts antérieurs, qui visaient avant tout à assurer une continuité et à tisser des liens entre passé, présent et futur. Les traditions ne sont d'ailleurs rien d'autre que ce genre de constructions de la continuité, dont la vocation principale est d'étouffer dans l'œuf les ruptures et les discontinuités. On anticipe et répare les points de rupture profonds, tels que la mort physique des individus, le changement de génération ou de dynastie régnante, à l'aide de traditions culturelles. Pour sa part, l'idéal du concept de temps de la modernité était »to expunge from human beings all that came from the past and hindered their complete self-regulation and expression«³. Erich Honecker a dégagé la quintessence de cette notion du temps dans une formule aussi emblématique de l'Est que de l'Ouest des années 1960 et 1970, »Toujours de l'avant, jamais en arrière!« (*Vorwärts immer, rückwärts nimmer!*).

C'est à l'historien Reinhart Koselleck que nous devons la célèbre formule structurale de ce régime de temporalité moderne. Elle énonce que le temps de l'Époque moderne ne s'accomplit plus au travers d'opérations de renvoi et de recyclage, mais, à l'inverse, dans des mouvements de démarcation et des opérations de rupture. Depuis, le temps est structuré en deux dimensions seulement, un champ d'expérience et un horizon d'attente, dont les rapports mutuels n'ont cessé de se raréfier. Le champ d'expérience se rapporte à ce qui est définitivement passé et révolu, et que l'on peut par conséquent laisser tranquillement derrière soi. Cette définition transforme le passé en un grand tas de déchets, d'où l'historien peut tirer un savoir spécifique, mais qui a perdu toute actualité et dynamique sociale. Toute l'attention et la concentration se focalisent sur l'horizon d'attente du futur, bien plus prometteur, pour ne pas dire qui anticipe, imagine, rêve, désire, projette et agence un espace des possibles promettant tout.

Koselleck a notamment illustré l'impact de cette rupture en montrant le déclin du topos de l'*historia magistra vitae*. L'histoire a pu servir d'éducatrice sur les problèmes contemporains aussi longtemps que l'on partait du principe que les anciennes expériences représentaient encore des solutions adéquates aux nouveaux problèmes. Or l'expérience a subi une dévalorisation qui s'est proportionnellement accélérée à mesure que les problèmes se modifiaient. De plus, le régime de temporalité moderne ne s'est pas contenté de réagir à ce changement, il l'a également produit. L'annonce permanente de la »mort« de toutes les institutions et valeurs culturelles imaginables, précisément sur le point d'être surclassées par d'autres, fait ainsi partie de la rhétorique de la modernisation. On peut citer à titre d'exemple une phrase du critique littéraire américain Leslie Fiedler: »As certainly as God, i. e. the Old God, is dead, so the Novel, i. e. the Old Novel, is dead«⁴. Pour les individus, la réinterprétation du fu-

3 Edward A. SHILS, *Tradition*, Chicago 1981, p. 43.

4 Leslie FIEDLER, *Cross the Border, Close the Gap*, New York 1972, p. 65. Paul Virilio s'est exprimé sur cette question en termes emphatiques: »On nous a rebattu les oreilles, depuis le XIX^e,

tur implique que le choc déclenché par l'abîme entre « champ d'expérience » et « horizon d'attente » transforme ce qui était défini comme danger et menace en risque et chance. La conscience historique de l'Époque moderne, l'idée d'un progrès irréversible et d'une action tendue vers le futur, est fondée sur cette rupture du temps⁵. Cette nouvelle conception du temps s'est articulée avec les valeurs positives du changement, du neuf, de la créativité. L'idée centrale est ici que le temps est en soi créateur. « What is essential to time », écrit le philosophe Samuel Alexander en 1920 « is that it is creative: that something comes into being which before was not »⁶. La nouvelle période historique a misé sur le progrès du changement permanent et laissé le passé derrière soi: il n'y avait plus rien à apprendre de l'histoire. Au contraire, on a privilégié de nouvelles techniques culturelles du changement, par exemple: l'observation exacte et les expérimentations scientifiques en science; le culte du génie, qui rompt avec les traditions culturelles, dans les arts et l'acceptation de « jeunes » générations se révoltant contre les « vieilles » dans la société, ainsi que l'a inauguré le *Sturm und Drang*.

À mes yeux toutefois, la formule structurelle de la scission du temps en un champ d'expérience et un horizon d'attente renferme deux problèmes fondamentaux:

Premièrement, ces concepts sous-tendent un antagonisme polémique et irréductible entre ancien et nouveau, qui exclut tout lien avec le passé: raison pour laquelle le régime de temporalité moderne ne conçoit pas la *mémoire* comme une ressource individuelle ou culturelle.

Deuxièmement, le présent n'a aucune place dans ce schème. Il est uniquement le moment de la rupture, le point de bascule du futur en passé, de l'horizon d'attente en champ d'expérience. Voilà qui est extrêmement contre-intuitif. Le présent en effet, comme nous le savons, est le seul temps dont nous disposons. Lorsque nous nous projetons dans le futur (protention) ou que nous nous souvenons du passé (rétention), nous le faisons exclusivement dans le temps réel d'un présent spatio-temporel.

2. La fiction du commencement⁷

Le concept de temps moderne substitue un *commencement* situé ici et maintenant à une *origine* mythique située dans la nuit des temps. La littérature et la philosophie de la fin du XVII^e siècle et du début du XXVIII^e siècle proposent des scénarios très explicites de ce nouveau départ⁸. L'histoire, toutes les histoires peuvent toujours re-

avec la mort de Dieu, de l'homme, de l'art... Il ne s'agissait que de la progressive décomposition d'une foi perceptive», Paul VIRILIO, *La machine de vision*, Paris 1988, p. 45–46.

5 Reinhart KOSELLECK, « Champ d'expérience » et « horizon d'attente »: deux catégories historiques, in: ID., *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, traduit de l'allemand par Jochen HOOCK et Marie-Claire HOOCK, Paris 1990, p. 307–329.

6 Samuel ALEXANDER, *Space, Time and Deity*, Whitefish 2004.

7 Cf. Aleida ASSMANN, *Zur Fiktion des Anfangs*, in: Irmgard BOHUNOVSKY-BÄRNTHALER (dir.), *Die Idee vom Anfang – Mythos und Folge*, Klagenfurt 2008, p. 135–147; EAD., *Der zerstreute Prinz. Erinnern und Vergessen in Shakespeares Hamlet*, in: Ortrud GUTJAHR (dir.), *Hamlet von William Shakespeare. Theatralität und Tod in Michael Thalheimers Inszenierung am Thalia Theater Hamburg*, Würzburg 2009, p. 37–47.

8 Albrecht KOSCHORKE, Susanne LÜDEMANN, Thomas FRANK, Ethel MATALA DE MAZZA, *Der fiktive Staat. Konstruktionen des politischen Körpers in der Geschichte Europas*, Francfort-sur-le-Main 2007.

commencer à zéro. Dans le roman de Daniel Defoe par exemple, Robinson Crusoe redémarre depuis le début l'histoire de l'humanité sur son île perdue, et se crée, en guise de béquille externe importante, son propre système calendaire à partir duquel il organise sa vie.

Le premier sens de «révolution» renvoie à l'action immémoriale des astres; ce terme décrit les cycles d'un système naturel et cosmique. Une des conséquences directes du nouveau régime de temporalité culturelle est que les révolutions ne se produisent plus uniquement dans la nature, mais aussi dans l'histoire et qu'elles sont le fait d'êtres humains. À l'Époque moderne, utopies et révolutions sont étroitement liées, ce sont des outils philosophiques et politiques servant à forcer un changement d'époque et à imposer, mettre en scène et établir la nouveauté.

3. *Destruction créatrice*

Le concept clé de ce régime de temporalité moderne a été marqué au milieu du XIX^e siècle par le révolutionnaire professionnel Mikhaïl Bakounine. Comme tout innovateur convaincu, Bakounine était pétri de sa mission, à savoir détruire les structures existantes. Lui-même, cependant, ne la considérait pas comme un acte de destruction mais de création, et il a même fait de ces antonymes la condition de leur existence réciproque. Sa célèbre maxime, «la passion de la destruction est en même temps une passion créatrice», est une expression particulièrement radicale du régime de temporalité moderne. Un siècle plus tard, on retrouve cette impulsion de l'anarchiste russe au cœur du capitalisme, signe que le concept temporel de la théorie de la modernisation peut parfaitement relier des idéologies modernes opposées. C'est bien la raison pour laquelle l'économiste Joseph Alois Schumpeter, qui émigra aux États-Unis dans les années 1930, a pu introduire le concept de «destruction créatrice» dans le discours économique. Dans son ouvrage *«Capitalism, Socialism and Democracy»* (1942), Schumpeter a forgé l'idée optimiste d'un capitalisme qui se renouvelle puissamment en permanence, alors même qu'il a conduit une banque à la faillite pendant la grande inflation et qu'il y a laissé toute sa fortune. Le concept de destruction créatrice définit par excellence la logique de remplacement linéaire de l'évolution technique, déjà décrite par le philosophe américain R. W. Emerson, qui en avait fait une loi générale du progrès culturel. Dans l'article qu'il a consacré à cette question, Emerson parle d'«inevitable pit which the creation of new thought opens for all that is old»⁹. Le terme «pit» renvoyant à l'idée de fosse ou de dépotoir d'ordures. Emerson poursuit:

»The new continents are built out of the ruins of an old planet: the new races fed out of the decomposition of the foregoing. New arts destroy the old. See the investment of capital in aqueducts made useless by hydraulics; fortifications, by gunpowder; roads and canals, by railways; sails, by steam, by electricity.«

9 Ralph Waldo EMERSON, *Circles*, in: William H. GILMAN (dir.), *Selected Writings*, New York, Londres 1965, p. 296. En ligne également sur: <http://www.authorama.com/essays-first-series-20.html> (11.4.2015).

À l'apogée de la révolution industrielle au milieu du XIX^e siècle, Emerson a déclaré s'axer exclusivement sur le futur et s'est décrit comme un chercheur infatigable et sans passé, »an endless seeker with no past at my back« (p. 304). Du reste, l'économie, les sciences et les techniques sont les seuls domaines dans lesquels le principe du progrès fait encore autorité à ce jour.

4. *L'invention de »l'historique«*

Le régime de temporalité moderne se manifeste dans toute sa splendeur dans les révolutions, qui constituent l'instrument politique permettant d'accélérer la rupture temporelle et d'établir le nouveau aux dépens de l'ancien. Nous devons toutefois distinguer ici entre différents types de révolution. La particularité de la Révolution française a été de ne pas faire de l'injonction de création destructrice un principe absolu. Les choses renversées et fracassées le matin étaient ramassées et remises aux toutes nouvelles institutions – musée historique et archives – l'après-midi. La rupture temporelle a été accomplie et le passé, compris comme refuge des valeurs et des normes, *réduit à néant*, mais simultanément *conservé* comme lieu du savoir historique. Dans les révolutions antiques ou celles du XX^e siècle, la nouveauté s'est imposée de façon complètement différente. Akhenaton raconte que dans l'Égypte ancienne, on détruisait au burin ou l'on enlevait en bloc les représentations indécentes. Le régime nazi a orchestré des autodafés de livres, la Russie de Staline a censuré, démolit, détruit ou falsifié des archives historiques. George Orwell a décrit de façon évocatrice dans son roman »1984« comment, dans les régimes totalitaires, le passé est anéanti ou réduit à la fonction de maintien du système politique en place¹⁰.

Il s'agit toutefois d'exceptions dans la voie de la civilisation occidentale, à laquelle appartient également l'invention de l'historique. Virginia Woolf définit l'histoire comme »which is past the touch and control of the living«¹¹. Elle souligne ici la qualité première et fondamentale du passé, le fait qu'il soit révolu. Le passé est passé grâce à l'irréversibilité et l'immutabilité du temps linéaire: ce qui est révolu une fois pour toutes ne peut plus servir de ressource pour le présent et l'avenir. Mais c'est aussi précisément la condition pour qu'il soit traité par des historiographes professionnels, qui commencent leur travail une fois seulement que la porte qui nous sépare du passé est refermée. Seuls le scellé et l'inaccessible peuvent devenir objet de l'historien. C'est pourquoi Koselleck distingue entre un passé »encore présent« et un passé »pur«. Le passé du temps présent est encore parcouru d'émotions et de souvenirs personnels auxquels les vivants l'associent et qui les y rattache. C'est seulement lorsque ces »techniques du travail de mémoire« se sont dissipées, pour reprendre les mots de Koselleck, que les historiens peuvent entrer en scène et entamer leur travail d'étude des sources et d'interprétation impartiale¹². L'invention de l'historique a pris forme dans des institutions occidentales, telles que les archives, la science historique ou les

10 Sur le rapport entre rupture avec la tradition et historicisme, cf. Ernst SCHULIN, Absage an und Wiederherstellung von Vergangenheit, in: Moritz CSÁKY, Peter STACHEL (dir.), Speicher des Gedächtnisses – Bibliotheken, Museen, Archive, vol. 1, Vienne 2000, p. 23–39. Sur les archives dans les états totalitaires, cf. George ORWELL, 1984, New York 1962.

11 Virginia WOOLF, Orlando, Londres 1928, p. 225.

12 Reinhart KOSELLECK, postface à: Charlotte BERADT, Das Dritte Reich des Traums, Francfort-sur-le-Main 1994, p. 117.

musées, qui conservent, explorent, interprètent et exposent le passé, sans devoir satisfaire ni servir des besoins politiques imminents ou une construction identitaire.

L'histoire, dans le régime de temporalité de la modernité, est donc assimilée au passé et à l'étrangeté; elle est gérée par des spécialistes professionnels et n'est explicitement pas une ressource pour les questions d'avenir ou la définition identitaire. Le régime de temporalité moderne ne conçoit pas de lieu pour la *mémoire* comprise comme la forme dans laquelle des gens de toutes cultures jettent au temps présent des passerelles entre leur passé et le futur, pour prendre conscience de leur identité.

5. Accélération de la transformation et muséalisation

»La vitesse, c'est le temps qui disparaît¹³.« L'accélération est tellement mise au premier plan dans ce contexte qu'on a souvent réduit le régime de temporalité moderne à ce critère. Or nous ne savons pas très bien si le terme accélération est un résultat objectif ou la figure d'une *self-fulfilling prophecy*. On a de nouveau affaire ici à la rupture du temps, au changement par une dévalorisation toujours plus rapide de l'existant. Koselleck l'a souligné, l'accélération du changement constitue une expérience temporelle spécifiquement moderne, qui signifie que »tout change plus vite que l'on pouvait alors s'y attendre ou que l'on avait pu le vivre auparavant. Du fait des tranches de temps plus courtes, une part d'inconnu, étrangère à toute expérience vécue jusqu'alors, entre dans la vie quotidienne des gens concernés: c'est ce qui caractérise l'expérience de l'accélération«¹⁴. L'accélération se produit toujours à plusieurs niveaux: changement technique, changement social et changement culturel¹⁵. Le philosophe Hermann Lübbe a forgé le concept »d'atrophie du temps présent« pour qualifier le fait que l'espace de validité de ce que nous appelons présent est toujours plus court¹⁶. L'accroissement continu du rythme s'accompagne d'une perte d'expérience dont il est impossible de triompher dans le régime de temporalité moderne, mais qui doit toujours être compensée. Là réside la mission, selon Hermann Lübbe, de la muséalisation. Il écrit ainsi au début des années 1980: »dans le point de fuite des paysages urbains, la muséalisation a pour évidente fonction de mettre en sécurité des éléments d'identification, des éléments d'identité¹⁷.« Cette attirance affective pour le passé était à ses yeux un moyen de »compenser« les difficultés liées à la perte de familiarité de notre quotidien, elle-même connexe du progrès accéléré. La maxime d'Odo Marquard, »le futur a besoin d'origine«, ne dit rien d'autre. Il l'explique ainsi: »le monde du progrès moderne a particulièrement besoin, en guise de compensation, de

13 Georg ELWERT, In Search of Time. Different Time-Experiences in Different Cultures, in: Zmago SMITEK, Borut BRUMEN (dir.), Maps of Time, Ljubljana 2001, p. 233–243, ici p. 239. Elwert illustre les différents modèles culturels du temps à la lumière, notamment, de l'attente.

14 Reinhart KOSELLECK, Zeitschichten. Studien zur Historik, Francfort-sur-le-Main 2000, p. 164, les pages 150–176 ont été publiées sous forme d'article et traduites en français par Marie-Claire HOOCK-DEMARLE, Y-a-t-il une accélération de l'histoire?, in: Trivium 9 (2011), ici p. 8, consultable en ligne sur: <http://trivium.revues.org/4079?lang=de#translator> (11.4.2015).

15 Le sociologue Hartmut Rosa a réuni ces trois dimensions de l'accélération dans son article: ID., Kein Halt auf der Ebene der Geschwindigkeit, in: Frankfurter Rundschau, 3.8.2004, n° 178, p. 16.

16 Hermann LÜBBE, Im Zug der Zeit. Verkürzter Aufenthalt in der Gegenwart, Heidelberg 1992.

17 ID., Fortschritt als Orientierungsproblem – Aufklärung in der Gegenwart, Fribourg-en-Brisgaw 1975, p. 18.

concevoir une culture de la conservation et une culture mémorielle. « Raison pour laquelle, selon Marquard, »l'homo conservator« est le double de »l'homo faber«, qu'il accompagne pour amortir les effets douloureux de son action radicale¹⁸.

Le pathos progressiste du régime de temporalité moderne ayant progressivement disparu depuis les années 1980, nous ne considérons aujourd'hui plus comme une évidence que toute transformation inclue automatiquement aussi une amélioration. Nous avons dans ces circonstances l'occasion de réinterroger la force normative des faits et de repenser notre concept de temps. Cette question du temps est presque exclusivement envisagée sous l'angle de l'accélération. L'accélération est devenue un mot fourre-tout, exprimant un vague style de vie et une crise existentielle. La figure tutélaire de ce discours s'appelle Hartmut Rosa. Il nous a dépeint le scénario surréaliste de la sensibilité temporelle ultramoderne dans les termes suivants:

«Comme si tout autour de nous était constamment en mouvement, comme si nous étions sur une sorte de pente qui s'écroule. L'individu qui ne court pas sans interruption vers le sommet, n'actualise pas son savoir, n'achète pas de nouveaux vêtements, n'installe pas le dernier logiciel, ne suit pas les informations, ne fait pas de sport, ne soigne pas son réseau d'amis, se retrouve dans l'incapacité de conserver sa place et est enseveli par le temps qui se rue sur lui¹⁹.«

Pour Christoph Bartmann, ce style de vie équivaut à »fuir continuellement le présent«, processus que Paul Virilio a qualifié d'»immobilité fulgurante«²⁰. Dans de nombreux domaines, la drogue de l'accélération a perdu son effet euphorisant et est aujourd'hui avant tout synonyme d'insécurité et de surmenage, devant être endiguée par des techniques de soi de décélération.

Les cinq aspects du régime de temporalité moderne sont étroitement liés et se complètent. On peut les répartir en deux groupes, selon qu'ils véhiculent un progrès accéléré ou ralenti. On y lie ainsi différentes exégèses du temps moderne. Dans le mode héroïque, la modernisation est stimulée par des gestes de séparation, de dissociation, d'oubli et d'élimination, tandis que dans le mode dialectique cette dynamique est à nouveau freinée par une jonction de tendances contradictoires.

Progrès accéléré: la logique du vieillissement et du renouvellement

1. La rupture du temps
2. La fiction du commencement
3. La destruction créatrice

18 Odo Marquard a formulé cette pensée en 1997 au cours du colloque »Das Zeitalter des Ausrangierens und die Kultur des Erinnerns« organisé à la Haus der Geschichte der Bundesrepublik Deutschland en l'honneur du 70^e anniversaire d'Oscar Schneider.

19 ROSA, Kein Halt (voir n. 15), p. 16; cf. aussi ID, Accélération. Une critique sociale du temps, traduit de l'allemand par Didier RENAULT, Paris 2010, ainsi que ID., Jedes Ding hat keine Zeit? Flexible Menschen in rasenden Verhältnissen, www.eilkrankheit.de/Textbeitraege/text23.pdf (11.4.2015).

20 Sur la vie au bureau voir Christoph BARTMANN, *Leben im Büro*, Berlin 2012; Paul VIRILIO, *L'inertie polaire*, Paris 1993. Cf. également Vera KING, Benigna GERISCH (dir.), *Zeitgewinn und Selbstverlust. Folgen und Grenzen der Beschleunigung*, Francfort-sur-le-Main 2009.

Progrès ralenti: la logique de renouvellement et de conservation

1. L'invention de l'historique
2. L'accélération du changement et la muséalisation

La crise du régime de temporalité moderne

Le régime de temporalité moderne traverse à mes yeux une crise depuis les années 1980, que j'attribue à trois évolutions foncièrement différentes.

Premièrement: le futur, autrefois objet d'attente et d'espoir, est devenu un objet d'inquiétude et de prévoyance depuis que nous avons pris conscience du changement climatique et de la rareté des ressources naturelles. Cette injonction du changement et de l'accélération, qui déterminait le régime de temporalité moderne, nous a précipités dans une crise écologique à laquelle nous réagissons désormais avec des concepts tels que durabilité et ralentissement.

Deuxièmement: certains épisodes de l'histoire que nous pensions avoir définitivement laissés derrière nous se sont répétés et se dressent devant nous. Cela vaut en particulier pour les événements extrêmement violents: la Shoah et la Seconde Guerre mondiale, les crimes de la colonisation contre les indigènes, la déportation massive d'Africains pour servir d'esclaves dans le Nouveau Monde. C'est pourquoi je parle d'un «déplacement continental» dans notre régime de temporalité: alors que le futur a perdu de son attrait, le passé investit de plus en plus notre conscience. Le surpoids de l'histoire violente au XX^e siècle ne s'est pas évaporé avec le temps, mais il réclame impérieusement notre attention, notre reconnaissance, notre responsabilité et, *last but not least*, notre mémoire. Contre Honecker, nous devons aujourd'hui convoquer Elias Canetti: »Passé ne signifie pas fini!« (*Vorbei ist nicht vorüber!*).

Troisièmement: notre rapport au temps s'est aussi profondément modifié sous l'effet des supports numériques, en raison notamment de leur capacité de stockage exponentielle. Dans le monde parallèle et numérique d'Internet, de nouvelles données sont entrées à tout instant et de toutes parts, et leur accessibilité est préservée dans des supports permettant des recherches. On peut les relier à l'envi, les consulter de partout en appuyant sur un simple bouton et les envoyer instantanément à tout vent. L'humanité s'est ainsi dotée d'une mémoire collective géante, dont on ignore encore largement de quelle façon elle change notre monde. Dans ce monde, le temps n'est plus le vecteur de l'oubli et d'une décomposition furtive. C'est ce qui amène un théoricien d'Internet à parler de la fin du temps qui s'effrite: »the end of decay time.« Alors qu'à l'ère prénumérique, le mode par défaut de la société était l'oubli et que le souvenir requérait un effort culturel et financier, c'est l'inverse qui semble aujourd'hui vrai sur Internet: ce n'est plus le souvenir, mais l'oubli qui pose problème et a besoin d'un soutien juridique, ainsi qu'en atteste le jugement récent de la Cour de justice de l'Union européenne, qui a statué en mai 2014 un »droit à l'oubli« dans la mémoire globale de Google.

Un passé trop présent, un futur en retrait?

Souffrons-nous d'un passé trop présent et d'un futur trop en retrait? Le politologue américain John Torpey, par exemple, a mis en garde contre les répercussions problématiques d'une culture mémorielle hypertrophiée: »we need to be aware, as we seek to mend the damage from the past, that a politics of the past may crowd out or replace a vision of progress²¹.« Harald Welzer constate pour sa part que, dans notre régime de temporalité, les poids se sont déplacés sous l'effet de catastrophes historiques. Il s'est produit un processus de singularisation (*Vereinseitigung*) qui »atrophie l'horizon du futur et élargit dans les mêmes proportions le rapport au passé«²². Konrad Jarausch a formulé très explicitement ce malaise lorsqu'il a tiré le bilan de 65 années de mémoire européenne. L'Europe, a-t-il affirmé, croule sous les mauvais souvenirs et manque de valeurs positives:

»The impressive catalogue of human rights included of the document has therefore derived its significance more from a general realisation of past evils that needed to be avoided than from a specific delineation of common values that will bind the community together in the present [...]. This failure is regrettable because it tends to lock thinking about Europe into a negative mode. Europe has become a kind of insurance policy against the repetition of prior problems rather than a positive goal, based upon a share vision for the future. What are the chief cautionary tales that make up European memories²³?«

Jarausch opère une séparation radicale entre passé et futur, qu'il ne peut manifestement penser autrement que sur le mode de l'antonymie irréductible. Mais cet antagonisme, prétendument évident, entre passé et futur est-il encore opératoire? La nouvelle culture mémorielle pourrait être le fondement et la preuve que le rapport au temps, de même que l'opposition rigide entre négatif et positif se sont déplacés. La distinction de Jarausch entre »leçons négatives« d'un côté et »valeurs positives« de l'autre pêche, parce qu'elle omet que l'histoire violente de l'Europe est la source de ses valeurs porteuses d'avenir. Mettre sur un pied d'égalité la mémoire et l'obsession du passé revient à faire abstraction du potentiel de transformation de la mémoire, qui, lorsque des États ou des sociétés se transforment, se manifeste aujourd'hui de plus en plus souvent dans des »processus de transition«. On a ici affaire à un nouveau type de »mémoire dialectique«, qui ne se limite pas seulement, à l'inverse de ce qui était autrefois usuel et est toujours en pratique aujourd'hui, à son propre héroïsme ou à ses propres souffrances. La culture mémorielle ayant assimilé à la fois sa propre (co-)responsabilité et une empathie pour les souffrances d'autrui, le fardeau négatif de l'histoire peut se transformer en valeurs porteuses d'avenir. C'est ainsi que la rupture civilisationnelle est devenue le fondement et la responsabilité d'une nouvelle so-

21 John TORPEY, *Politics and the Past, On Repairing Historical Injustices*, New York 2003, p. 26.

22 Dana GIESECKE, Harald WELZER, *Das Menschenmögliche*, Hamburg 2012, p. 18.

23 Konrad H. JARAUSCH, *Nightmares of Daydreams? A Postscript on the Europeanisation of Memories*, in: Malgorzata PAKIER, Bo STRATH (dir.), *A European Memory? Contested Histories and Politics of Remembrance*, Oxford, New York 2010, p. 309–320, ici p. 314.

ciété civile, qui n'existait pas sous cette forme avant les années 1980. Puisque la valeur de la dignité humaine découle de la destruction à l'extrême de cette même dignité humaine, la connotation positive de cette valeur reste liée à sa genèse négative²⁴. C'est dans cet esprit que s'inscrivent les propos de Jürgen Habermas et Jacques Derrida, lorsqu'ils ont souligné que, en Europe, une histoire destructrice et traumatique a produit des valeurs et des perspectives positives pour le futur²⁵.

À l'inverse du »rêve américain« qui, dans l'esprit du régime de temporalité moderne, annihile les passés et les histoires entourant l'origine pour promettre un avenir neuf et heureux, le »rêve européen« entrecroise étroitement passé et futur. Le rêve américain est une promesse de réussite tendue vers les individus; tous ont droit de rêver, mais seuls quelques-uns parviendront à réaliser leurs rêves. Le rêve européen en revanche embrasse des nations entières. Il montre comment des voisins ennemis peuvent devenir des voisins coexistant pacifiquement. Le rêve européen a transformé l'Europe, mais cette évolution, nous le savons bien, est un processus de longue haleine et tout sauf un acquis stable. En ce sens, le prix du comité Nobel a lui-même été une exhortation mémorielle adressée aux États membres de l'Union européenne. Au regard de la morosité et des frustrations consécutives à la crise financière, aux agressions sociales et aux mouvements de renationalisation, le prix a obligé à regarder ce que l'on peut considérer comme le plus grand acquis de l'UE pour l'avenir: »Le combat victorieux pour la paix, la réconciliation et pour la démocratie et les droits de l'homme. Le rôle stabilisateur joué par l'UE a contribué à faire passer la majeure partie de l'Europe d'un continent en guerre à un continent en paix²⁶.«

Conclusion: l'entrecroisement du passé et du futur

De même que le futur est devenu un objet de prévoyance, le passé est progressivement devenu un objet de suivi. En premier lieu, il n'est pas encore passé, là où il renferme des pans en souffrance qui continuent à peser sur le présent et aspirent à être traités de façon durable. C'est pourquoi il est désormais impossible de se demander uniquement ce que nous voulons du passé et du futur. Il faut aussi, de plus en plus souvent, s'interroger sur ce que nous veulent le passé et le futur.

Des liens multiples et nouveaux entre champ d'expérience et horizon d'attente ont comblé l'abîme qui les séparerait, car le futur doit découler des expériences du passé et

24 Cf. sur ce point Hans JOAS, *Gewalt und Menschenwürde. Wie aus Erfahrungen Rechte werden*, conférence donnée en 2009 et publiée en ligne sur: <https://exzellenzcluster.uni-konstanz.de/uploads/media/Kolloquium-Joas-Diskussionsbeitraege-NF-5.pdf> (11.4.2015), ainsi que JAY WINTER, *Foreword: Rememberance as a Human Right*, in: Aleida ASSMANN, Linda SHORTT (dir.), *Memory and Political Change*, Basingstoke 2011, p. vii-xi.

25 Jürgen HABERMAS, Jacques DERRIDA, *February 15, or What Binds Europeans Together: A Plea for a Common Foreign Policy, beginning at the Core of Europe*, in: *Constellations* 10-3 (2003), p. 291-297. Version française: *Europe: Plaidoyer pour une politique extérieure commune*, in: *Libération*, 31.5. 2003, consultable en ligne sur: http://www.liberation.fr/week-end/2003/05/31/europe-plaidoyer-pour-une-politique-exterieure-commune_435481 (11.4.2015). Jacques DERRIDA, *Une Europe de l'espoir*, in: *Le Monde diplomatique*, novembre 2004, p. 3.

26 Le communiqué du comité Nobel, in: *Le Monde*, 12.10.2012, consultable en ligne sur: http://www.lemonde.fr/europe/article/2012/10/12/le-communique-du-comite-nobel_1774779_3214.html (11.4.2015).

le passé doit constamment être réévalué à la lumière du futur. Le passé en effet n'est pas uniquement un fardeau problématique, il est aussi une ressource importante pour le futur, qu'il convient de préserver (patrimoine naturel et culturel de l'UNESCO). Nous en avons besoin en tant que composantes importantes du présent, pour nous souvenir – de nos propres expériences, de modèles, d'exploits inégalés, mais aussi de la souffrance et de la culpabilité. Sans passé pas d'identité, pas d'orientation ni de responsabilité. Nous sommes l'histoire que nous pouvons raconter à notre propos.

Le rapport entre passé et futur s'est irréversiblement modifié. Chaque nouvelle génération doit avoir le droit et la liberté d'imaginer, de créer et de mettre en œuvre un futur qui n'existe pas encore. Ernst Bloch a parlé »d'un gisement utopique énorme dans le monde« en évoquant »le non-encore conscient, non-encore devenu, le nouveau, le possible objectivement réel«²⁷. Le passé ne doit pas gagner trop de terrain sur le futur, car, de par sa nature, l'homme tend vers ce nouveau et le futur du possible. Il faut toutefois ici aussi poser certaines limites; le futur ne peut plus s'imposer avec le droit des plus forts ou des plus riches aux dépens du passé, d'autres groupes ou de la nature. Une chose au moins est devenue évidente: au vu de la résurgence de l'entrecroisement entre passé et futur, il devient de plus en plus difficile de continuer à penser avec les antagonismes d'hier.

27 Ernst BLOCH, Friedenspreisrede, Francfort-sur-le-Main 1967.